

Ma propre vie

David Hume

Volume 10, numéro 1, automne 1999

Écritures et confessions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801113ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801113ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hume, D. (1999). Ma propre vie. *Horizons philosophiques*, 10(1), 140–147.
<https://doi.org/10.7202/801113ar>

MA PROPRE VIE

Il est difficile pour un homme de parler longtemps de lui-même sans vanité; en conséquence, je serai bref. On pourrait penser que ce serait un exemple de vanité que de prétendre écrire ma vie; mais cette narration ne contiendra rien de plus que l'*Histoire de mes Écrits*; et certes, la plus grande partie de ma vie s'est perdue (*spent*) en des poursuites et occupations littéraires. Les premiers succès de la plupart de mes écrits n'étaient pas tels qu'ils purent être un objet de vanité.

Je suis né le vingt-six du mois d'Avril de l'année 1711, dans le vieux style, à Edinburgh. J'étais d'une bonne famille, et par mon père et par ma mère (la famille de mon père procède d'une branche des Earls de Home ou de Hume) et mes ancêtres ont tous été propriétaires de l'établissement, que mon frère possède, depuis plusieurs générations. Ma mère était la fille de Sir David Falconer, président du Collège de la Justice : le titre de Lord Halkerton vint par succession à son frère.

Ma famille, cependant, n'était pas riche, et étant moi-même le frère le plus jeune, mon patrimoine, suivant la mode de mon pays, était alors naturellement très faible (*very slender*). Mon père passait pour un homme de partis (*of parts*) il mourut alors que j'étais un enfant (*infant*), me laissant, avec un frère aîné et une soeur, sous les soins de ma mère, femme d'un singulier mérite, qui, quoique jeune et bonne «handsome», se dévoua entièrement à élever et éduquer ses enfants. J'ai traversé avec succès le cours ordinaire de mes études et je fus saisi très tôt par une passion pour la littérature, qui a été la passion dominante de ma vie, et la grande source de mes plaisirs. Ma disposition studieuse, ma sobriété et mon industrie ont donné à ma famille l'idée que le droit était la profession qui m'était appropriée; mais je trouvais «en moi» une insurmontable aversion pour tout ce qui ne concernait pas la poursuite des études de philosophie et du savoir général; et pendant qu'ils imaginaient que je travaillais Voet et Vinnius, Cicéron et Virgile étaient les auteurs que secrètement je dévorais.

Mais alors que ma très faible fortune me rendait impraticable ce plan de vie, et que ma santé était un peu brisée par mon application ardente, je fus tenté, ou plutôt forcé, de faire un très faible effort pour entrer dans une scène de vie plus active. En 1734, je me suis rendu à Bristol, avec quelques lettres de recommandation de marchands éminents, mais en quelques mois je découvris que cette scène m'était totalement

inappropriée¹. Je vins alors en France avec l'idée (ou le projet) de poursuivre mes études dans une retraite campagnarde (*a country retreat*); et j'ai alors établi ce plan de vie que j'ai fermement et avec succès maintenu. J'ai résolu qu'une frugalité très rigide suppléerait à mon manque de fortune, de maintenir inaffaiblie (*unimpaired*) mon indépendance, et de considérer chaque objet comme méprisable, à la seule exception de ce qui pouvait contribuer à l'amélioration de mes talents en littérature.

Pendant ma retraite en France, d'abord à Reims, mais principalement à La Flèche², en Anjou, j'ai composé mon *Traité sur la nature humaine*. Après avoir passé très agréablement trois années dans ce pays, je suis revenu à Londres en 1737. À la fin de 1738, je publiais mon *Traité*, et je vins immédiatement voir ma mère et mon frère, lequel s'employait de manière très judicieuse et avec succès au développement (*improvement*) de sa fortune.

Aucune tentative littéraire ne fut plus malheureuse que mon *Traité sur la nature humaine*. Il est sorti «mort né de la presse», sans jamais atteindre une distinction telle qu'il ne put exciter le moindre murmure chez les zélés (*zealots*). Mais étant naturellement d'un tempérament joyeux et sanguin, j'ai vite récupéré le coup (*blow*) et j'ai poursuivi avec une grande ardeur mes études dans le pays. En 1742, j'ai imprimé à Edinburgh la première partie de mes essais : l'ouvrage a été reçu de manière favorable, et bientôt cela me fit oublier complètement mon désappointement antérieur. J'ai continué «de vivre» à la campagne avec ma mère et mon frère, et, à cette époque, j'ai redécouvert la connaissance de la langue grecque que j'avais quelque peu négligée dans ma première enfance.

En 1745, je reçus une lettre du Marquis d'Annandale qui m'invitait à aller chez lui pour vivre avec lui en Angleterre : j'ai aussi trouvé que la famille et les amis de ce jeune noble désiraient le mettre sous mes soins et ma direction, car l'état de son esprit et celui de sa santé le requéraient — je vécus avec lui pendant douze mois. Mon salaire pendant cette période augmenta considérablement ma modeste fortune. Je reçus alors une invitation du Général St. Clair pour l'accompagner comme secrétaire de son expédition qui était d'abord désignée contre le Canada, mais qui se termina

1. Ce passage, celui qui précède, est une reprise stricte de la lettre de 1734.

2. Faut-il rappeler que le Collège de La Flèche, célèbre à l'époque, était l'endroit où Descartes avait fait ses études, mais aussi, entre autres, Monseigneur de Laval, contemporain de Descartes, qui deviendra le premier évêque de Québec.

par une incursion sur la côte de la France³. L'année suivante, en 1747, je reçus une invitation du Général pour l'accompagner dans le même état (*in the same station*) dans son ambassade militaire aux Cours de Vienne et de Turin. Je portais alors l'uniforme d'un officier, et j'étais introduit à ces Cours en tant qu'aide de camp du Général, avec Sir Harry Erskine et le Capitaine Grant, maintenant Général Grant. Ces deux années furent presque les seules interruptions que mes études ont subies pendant cette partie de ma vie; je les ai passées agréablement et en bonne compagnie, et mon salaire, joint à ma frugalité, m'avait fait atteindre à une fortune, que je pouvais appeler indépendante, quoique la plupart de mes amis avaient tendance à rire quand je le leur disais. En bref, j'étais maintenant le maître de près d'un millier de livres.

J'avais toujours entretenu la notion que mon manque de succès, en publiant le *Traité sur la nature humaine*, avait beaucoup plus procédé de la manière que de la matière, et que je m'étais rendu coupable d'une indiscretion très habituelle en allant à la presse trop tôt. En conséquence, j'ai repris la première partie de ce travail à nouveau dans l'*Enquête sur l'entendement humain*, qui fut publiée alors que j'étais à Turin. Mais ce travail (*piece*) fut reçu avec aussi peu de succès que mon *Traité sur la nature humaine*. À mon retour d'Italie, j'eus la mortification de trouver l'Angleterre en état de fermentation sur la base de l'*Enquête* libre du Docteur Middleton, alors que ce que j'avais accompli (*performance*) était entièrement méprisé et négligé. Une nouvelle édition, qui avait été publiée à Londres, de mes *Essais moraux et politiques*, ne rencontra pas de meilleure réception.

Telle est la source d'un tempérament naturel que ces désappointements ne produisirent que peu ou pas d'impression sur moi. Je revins en 1749, et vécus deux ans avec mon frère dans sa maison de campagne, puisque ma mère était désormais morte. Là, j'ai composé la seconde partie de mes *Essais* que j'ai appelés *Discours politiques*, et aussi mon *Enquête concernant les principes de la morale*, qui est une autre partie de mon *Traité* que j'ai reprise. Pendant ce temps, mon éditeur (bookseller), A. Millar, m'a informé sur ceci que mes publications antérieures — à l'exception seule du malheureux *Traité* — commençaient à être le sujet de conversations; que leur vente s'accroissait graduellement et que de nouvelles

3. C'est en 1759, on le sait, qu'aura lieu la bataille finale entre les Anglais et les Français pour la possession du Canada. Le tout se termina en 1763 par le *Traité de Paris* dans lequel la France cédait définitivement ses droits sur le Canada, ces quelques «arpents de neige» suivant le mot de Voltaire.

éditions étaient demandées. Il parut des réponses par des Révérends, et même de très hauts Révérends, deux ou trois fois la même année; et j'ai trouvé, par les railleries (*railing*) du Dr Warburton, que les livres commençaient d'être estimés dans la bonne compagnie. Cependant, je m'étais fixé une résolution, que j'ai toujours maintenue de manière inflexible, de ne jamais répondre à qui que ce soit; et, n'étant pas irascible de tempérament, je me suis facilement éloigné de toute querelle (*squabbles*) littéraire. Ces symptômes d'une réputation grandissante me donnèrent de l'encouragement, et j'étais d'autant plus disposé à considérer le côté favorable, plutôt que le défavorable des choses, tour d'esprit qu'il est plus heureux de posséder que d'être né avec un revenu (*estate*) de dix mille «livres» par année.

En 1751, je quittai la campagne pour la ville, la vraie scène pour un homme de lettres. En 1752, furent publiés à Edinburgh, où je vivais alors, les Discours politiques, mon seul ouvrage qui connut quelque succès à sa première publication. Il fut bien reçu à l'étranger tout comme ici. La même année, fut publiée à Londres, mon Enquête sur les principes de la morale; lequel ouvrage — quoiqu'on ne puisse juger sur un tel sujet — est de tous mes écrits, historiques, philosophiques, ou littéraires, incomparablement le meilleur. Il sortit dans le monde sans aucune note ni observation.

En 1752, la Faculté des Avocats me choisit comme leur bibliothécaire, fonction qui me donna très peu, sinon aucun salaire (*emolument*), mais me donna le pouvoir sur une grande bibliothèque. J'ai alors formé le projet d'écrire l'histoire de l'Angleterre; mais étant effrayé par la notion d'une narration continue à travers une période de 1700 ans, j'ai commencé par l'accession «au pouvoir» de la maison des Stuart, époque à laquelle, pensais-je, les mauvaises représentations de «l'esprit» de faction commencèrent principalement d'avoir lieu. J'étais, je dois l'avouer, sanguin dans l'attente des succès de ce travail. Je pensais que j'avais été le seul historien qui avait à la fois négligé le pouvoir actuel, l'intérêt, l'autorité et le cri des préjugés populaires, et que le sujet était approprié à toute capacité, je m'attendais à une reconnaissance (*applause*) proportionnelle. Mais mon désappointement fut misérable : j'étais affecté (*affailed*) par un seul cri de reproche, de désapprobation et même de détestation; les Anglais, les Écossais et les Irlandais, les Whig et les Tory, les hommes d'église et les Sectaires, les libres penseurs et les religieux *religionist*, les patriotes et les gens de la cour (*courtier*) s'unirent dans leur rage contre l'homme qui avait présumé «pouvoir» verser une larme généreuse sur le sort de Charles I, et

l'Earl de Strafford, et après que les premières ébullitions de leur fureur furent terminées, ce qui fut plus mortifiant, le livre sembla sombrer dans l'oubli (*oblivion*). M. Millar me dit qu'en douze mois il n'en vendit que quarante-cinq copies. À peine, certes, avais-je entendu parler d'un seul homme dans les trois royaumes, ce qui est considérable pour le rang ou les lettres, qui pouvait endurer le livre. Je dois seulement faire exception pour le primat de l'Angleterre, le docteur Herring, et pour celui de l'Irlande, le docteur Stone, qui semblaient être les deux seules exceptions. Ces deux dignes prélats m'envoyèrent séparément des messages pour que je ne me décourage pas.

J'étais cependant, je dois le confesser, découragé, et si ce n'eut été, à l'époque, de la guerre qui éclatait entre la France et l'Angleterre, je me serais certainement retiré en quelque ville de province de ce dernier royaume, j'aurais changé mon nom, et je ne serais plus retourné dans mon pays natal. Mais comme ce projet (*plan*) n'était pas praticable, et que le volume suivant était considérablement avancé, je résolus de rassembler mon courage et de persévérer.

Pendant cet intervalle, je publiai à Londres mon *Histoire naturelle de la religion*; conjointement à quelques autres courtes pièces, sa réception publique fut plutôt obscure, à l'exception de ceci seulement que le docteur Hurd écrivit un pamphlet contre cet essai, avec toute la pétulance non libérale, l'arrogance, et la bassesse par où se distingue l'école warbutonienne. Ce pamphlet me donna quelque consolation contra la réception autrement indifférente de mon exercice.

En 1756, deux ans après la parution du premier volume, fut publié le second volume de mon histoire, qui contenait la période qui s'étendait de la mort de Charles I à la Révolution. Il arriva à cet exercice de donner moins de déplaisir aux Whigs, et il fut mieux reçu. Non seulement s'éleva-t-il de lui-même, mais il aida à remonter (*buoy*) son frère infortuné.

Mais quoique l'expérience m'ait appris que le parti des Whigs était sur le point de posséder tous les lieux de l'État et de la littérature, j'étais si peu enclin à céder à leurs clameurs insensées, qu'en plus d'une centaine d'altérations, plus d'études, de lectures et de réflexions, cela m'engagea à faire les règnes des deux premiers Stuarts, qu'invariablement je rangeai du côté des Tories. Il est ridicule de penser que la constitution anglaise avant cette époque présentait un programme régulier de liberté.

En 1759, je publiai mon *Histoire de la maison des Tudor*. La clameur contre cet exercice fut presque égale à celle qui avait eu lieu contre l'*Histoire des deux premiers Stuarts*. Le règne d'Élisabeth fut particulièrement vulnérable. Mais j'étais maintenant insensible (*callous*) aux impressions de la folie publique, et je continuai très paisiblement et avec contentement dans ma retraite à Edimbourg; pour finir, en deux volumes, j'ai terminé la toute première partie de mon *Histoire de l'Angleterre* que j'ai donnée au public en 1761, avec un succès tolérable, mais quand même tolérable.

Mais, sans tenir compte de cette variété de vents et de saisons à laquelle mes écrits avaient été exposés, ils reçurent encore de telles avances que les produits de mes ventes, qui me furent remis par les libraires, excédèrent de beaucoup tout ce qui avait été préalablement connu en Angleterre; je ne devenais pas seulement indépendant, mais opulent. Je me retirai dans mon pays natal de l'Écosse, déterminé à ne plus jamais mettre un pied à l'extérieur; et en retenant la satisfaction de ne jamais avoir préféré une demande d'un grand homme, ou même d'avoir fait des avances pour l'amitié d'un seul d'entre eux. Et comme j'avais maintenant passé la cinquantaine, je pensai passer le restant de ma vie de cette manière philosophique⁴, lorsque je reçus, en 1763, une invitation de l'Earl de Hertford, que je ne connaissais pas du tout, pour l'accompagner à son ambassade de Paris, avec la perspective d'être nommé secrétaire de cette ambassade, et, entretemps, d'exercer les fonctions reliées à cette tâche. Cette offre, aussi invitante fut-elle, je la déclinai d'abord, à la fois parce qu'il me répugnait d'entreprendre des liens «connexions» avec les grands et parce que j'avais peur des civilités et de la compagnie gaie «sic» de Paris, que cela se trouverait être désagréable à une personne de mon âge et de mon humeur, mais comme ce Seigneur répéta son invitation, je l'acceptai. J'avais toutes les raisons, à la fois pour le plaisir et l'intérêt, de me penser heureux de mes liens «connexions» avec ce noble, tout autant que par après avec son frère, le général Conway.

Ceux qui n'ont pas vu les effets étranges des modes n'imagineront jamais la réception que j'ai reçue à Paris, d'hommes et de femmes de tous les rangs et positions (*stations*). Le plus, je reçus (*refilled*) de leurs excessives civilités, le plus j'en fus chargé. Il y a toutefois une réelle satisfaction à vivre à Paris par le grand nombre de compagnies sensibles, savantes et polies dont cette cité abonde parmi tous les lieux de l'univers. J'ai déjà pensé m'y établir pour la vie.

4. Entendre : stoïcienne.

Je fus nommé secrétaire de l'ambassade, et, à l'été de 1765, Lord Hertford me quitta, il avait été nommé Lord lieutenant de l'Irlande. J'étais «chargé d'affaires»⁵ jusqu'à l'arrivée du Duc de Richmond vers la fin de l'année. Au début de 1766, je quittai Paris et l'été suivant, je suis allé à Edinbourg, avec la même idée que précédemment : m'enterrer dans une retraite philosophique. Je retournai en ce lieu, pas plus riche, mais avec beaucoup plus d'argent et un beaucoup plus grand revenu que je ne l'avais laissé, grâce à l'amitié de Lord Hertford; et je désirais essayer ce que la superfluité pouvait produire, comme auparavant j'avais fait une expérience de la compétence. Mais en 1767, je reçus de M. Conway une invitation pour devenir sous-secrétaire, mais cette invitation, et par le caractère de la personne, et par mes relations (*connexions*) avec Lord Hertford, m'ont empêché de refuser. Je retournai à Edinbourg en 1759, très opulent — car je possédais un revenu de 1000 livres par année — en santé, et quoique quelque peu frappé par les ans, avec la perspective de jouir longtemps de mon aise et de voir l'accroissement de ma réputation.

Au printemps de l'année 1775, je fus frappé par un désordre de mes intestins (*bowels*) qui, au début, ne m' alarma aucunement, mais qui, depuis, comme je l'appréhendais, devint mortel et incurable. Je m'attends maintenant à une rapide dissolution. J'ai souffert de très peu de douleur de mon désordre, et, ce qui est plus étrange, je n'ai, sans compter le grand déclin de ma personne, jamais souffert, un seul moment, d'abattement de mes esprits, de telle manière que si je devais nommer une seule période de ma vie que je choisirais le mieux pour mourir à nouveau (*pass over again*) je serais tenté de désigner cette dernière période. Je possède la même ardeur que toujours pour les études, et la même gaieté pour la compagnie. Je considérais de plus qu'un homme de soixante-cinq ans, en mourant, ne faisait que couper un peu d'années d'infirmités, et quoique je vois plusieurs symptômes de ma réputation littéraire s'effacer avec au moins quelque lustre additionnel, je savais que je n'aurais que peu d'années pour en jouir. Il est difficile d'être plus détaché de la vie que je ne le suis maintenant.

Pour conclure historiquement avec mon propre caractère, je suis, ou plutôt j'étais — puisque c'est maintenant le style que je dois utiliser pour parler de moi-même, ce qui m'encourage le plus pour parler de mes sentiments — j'étais, dis-je, un homme d'une disposition douce, qui contrôlait son tempérament, d'une humeur ouverte, sociale et joyeuse,

5. En français dans le texte.

capable d'attachement, mais peu susceptible d'inimitié et d'une grande modération dans toutes mes passions. Et même mon amour pour la gloire littéraire, ma passion dominante, n'a jamais aigri mon tempérament, malgré mes déceptions fréquents. Ma compagnie n'était pas plus inacceptable aux jeunes et aux nonchalants (*careless*), qu'aux studieux et aux littéraires, et je prenais un plaisir singulier en la compagnie de femmes modestes, je n'avais aucune raison d'être déçu de la réception que je recevais d'elles. En un mot, quoique la plupart des hommes et des femmes éminentes ont trouvé des raisons de se plaindre de la calomnie, je ne fus jamais touché ou même attaqué par leurs dents malignes (*baful*), et, quoique je me sois volontiers exposé à la rage de factions civiles et religieuses, elles semblaient être désarmées par le fait de leur furie coutumière (*wonted*). Mes amis n'ont jamais eu d'occasion de trouver (*vindicate*) une seule circonstance dans mon caractère ou ma conduite, si ce n'est des zélés (*zealots*), on peut très bien le supposer, qui auraient été heureux d'inventer et de propager toute histoire à mon désavantage, mais ils ne purent jamais rien revendiquer (*vindicate*) dont ils purent penser qu'il ferait face à la probabilité. Je ne puis dire qu'il n'y a aucune vanité à faire cette oraison funéraire de moi-même, mais j'espère qu'elle n'est pas déplacée (*misplaced*) et qu'il s'agit d'un état de fait⁶ qui est facilement éclairé et assuré.

David Hume
Ce 18 avril 1776

6. État de fait, selon la traduction coutumière, traduit mal l'expression de Hume; par la notion de (*matter of fact*), il s'agit toujours de ce type de proposition qui porte sur ce qui est extérieur à ce que la pensée peut concevoir. Comment atteindre, en effet, ce qui nous échappe? Je puis très bien concevoir que 2+2 font quatre ou que la somme des angles d'un triangle équivaut à 180°, je ne fais que demeurer au plus près de ce que la pensée peut concevoir, pourvu qu'elle reste ou réside auprès d'elle-même; mais comment penser que la terre tourne autour du soleil, ou que le ciel est noir, alors que je puis parfaitement concevoir le contraire ? Il faut l'expérience, comme on le dit, mais qu'est-ce au juste que l'expérience sans la présomption de la polyvalence d'une cause, etc.?